

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 18, p. 183-187

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique

8 décembre. — Fête des Congréganistes. Consécration à la Sainte Vierge. Dans le chœur, les cierges s'éteignent lentement, et les flammes qui meurent tordent un filet de fumée. Tout se brouille à mes yeux et voilà que, transporté dans l'espace sur des ailes frissonnantes, j'entends des voix lointaines, elles s'approchent, je les reconnais. Ave Maria... Oh ! mon petit Cui-Cui... son gazouillis porté sur toutes ces têtes penchées, ces notes éperdues, ces notes de velours... Les voix sont formidables. « Au ciel, au ciel, au ciel, j'irai la voir un jour. » Il y a de l'extase et du délire dans cette foule, comme si dans le ciel sombre avait passé une vision frémissante... Il fait nuit, et l'acre parfum de l'encens me prend à la gorge.

12 décembre. — Audition de piano à la salle d'étude des grands. Un artiste aveugle y joue des oeuvres de Beethoven, Chopin, etc. — J'aurais mauvaise grâce à ne pas saisir l'occasion de remercier M. le Directeur pour le souci constant qu'il a de nous procurer d'agréables et instructives récréations. Merci, M. le Directeur, merci !

14 décembre. — M. le Chne X. de Cocatrix est mort. Cet ardent professeur, cloué par la maladie, comme tous ces grands travailleurs, a souffert de voir son énergie toute paralysée, annihilée, quand il se sentait des forces encore. Maintenant, il repose. La berceuse farouche, la mort est venue avec des gestes enveloppants, briser le ressort.

15 décembre. — Ils sont sept ou huit syntaxistes, pâles et décharnés. Leur cervelle vorace, sorte de tonneau des Danaïdes, n'est jamais repue. Ils travaillent, ils travaillent... Les études ne leur suffisent plus. Les récréations, que dis-je, les nuits les voient anxieux sur leurs livres, fatigués. Que ne peuvent-ils, comme Josué, arrêter le soleil et prolonger l'heure exquise où le jour n'est plus jour. Ils ont borné leur horizon de thèmes latins et de versions grecques ; jamais leur esprit ne folâtre dans les jardins de la poésie. Non, ils ont vu, dans un trêve fantastique, un 6 majuscule, et puis, comme ceux qui veulent saisir la lune avec les dents, ils courent à leur marotte. Ah !

toujours avoir ce sourire, comme devait en avoir Diogène, dégoûté du genre humain, au fond de son tonneau, et ne jamais lire paresseusement avec le seul souci de jouir, comme cela doit être triste !

16 décembre. — Demain, c'est la mort. Mort épouvantable pour tous. Jour fatal où les yeux, hors des orbites, verront les éléments déchaînés dans le plus affreux cataclysme. Le soleil qui pâlit, j'en goûte pour la dernière fois la voluptueuse chaleur. Je jette un regard attendri sur tout ce qui m'entoure, je relis de vieilles lettres, je tâte d'anciens souvenirs. Demain, c'est la mort. Les journaux ont annoncé la fin du monde. Beaucoup y croient, et Pierrot, secrètement inquiet, achève une neuvaine. Oh ! ce dessèchement de terreur, quand on verra fondre autour de soi sa propre chair, et se plaquer, hideuse, la peau sur les os décharnés ; ces gros corps dégonflés avec tant d'épiderme flottant, qu'ils sembleront des parapluies fermés.

Ce soir, toutes les sympathies vont à Eugène, à ce fidèle serviteur des bons et des mauvais jours, qui, avec des délicatesses de femme soignait notre intérieur. Nous l'entourons. Dans nos épanchements, nous lui disons : « Parce que tu as été méticuleux dans les petites choses, on t'établira sur de plus grandes. C'est toi qui soigneras les dortoirs du ciel et distribueras les rafraîchissements aux chœurs angéliques. »

17 décembre. — Nous sommes encore là. Dieu merci. Quelles délices de se sentir vivant dans la moite tiédeur du lit...

19 décembre. — Le nom seul de M. Soriac, le poète goûté des salons parisiens, nous fait rêver. Sa destinée nous surprend, et l'auréole de gloire. Au rebours de ce que disait Jules Lemaitre du Richepin de la première manière, point de maillot forain dans l'homme de lettres. Avec une complaisance modeste, il narre ses exploits : au Maroc, en Algérie, au Japon, en Chine, aux Indes, poursuivi par les tigres, à Tahiti chez la reine Pomaré, vingt-trois éclats d'obus dans le flanc, trois blessures, des citations, des médailles, le barde des tranchées.

Voilà pour piquer la curiosité d'un auditoire. « Mon beau poème à la Suisse » et dont le titre est un gracieux hypallage, fut trouvé très fort par les élèves. Le supplément où M. Soriac s'est prodigué avec une si bonne grâce souleva l'enthousiasme ; si des protestations d'étudiants peuvent ajouter à sa renommée, combien en sera-t-elle grandie ? Il part pour les pays embrumés du Nord, nos vœux l'accompagnent.

23 décembre. — Il s'était établi une coutume pieuse en rhétorique. Le soir, en montant au dortoir, nous allions visiter nos condisciples malades. Une petite cérémonie dans l'intimité. On allumait quelques bougies et dévotement, Martin exhortait le patient à la résignation. Si le cas paraissait désespéré, les paroles devenaient plus onctueuses et plus pressantes : « La mort n'est rien, mon ami, il n'y a que le premier pas qui coûte ». Et un « Libera » entourait cette voix grave d'un frémissement aérien et lumineux de violons.

Six, à regarder le train bondé d'élèves partir pour les vacances. Il y a eu trop de mourants : alors, les autorités se sont émues, elles ont sévi ! Pensifs, jusqu'au lendemain, jour de la délivrance, ils murmurent : « Libera nos Domine ! »

25 décembre. — Le passé jalonné par un arbre de Noël, auprès, les mêmes visages que ce soir, mais frais encore. Je pense aux morsures graduelles du temps. Mieux qu'un sculpteur, il a taillé mille rides mobiles en pleine chair, et figé les physiologies : un sourire autour des yeux restés jeunes, les soucis gravés sur les fronts, les figures patinées de teintes mortes et ivoirées.

Je regarde, émerveillé comme quand j'étais enfant. J'éprouve une joie naïve à faire l'inventaire des décorations du sapin, car tout ce qu'il porte je l'ai vu, aussi loin que remonte mon souvenir. La crèche en carton peint, où S. Joseph fait la grimace, avec un invraisemblable cortège de Mages et de bergers, une étoile de clinquant qui était mon prototype de la beauté lorsque j'avais cinq ans...

Mes cousinettes ont des airs ébouriffants, et les yeux très vifs, parce qu'elles veillent tard. Elles coulent des regards longs vers les chocolats et les sucres d'orge, et deviennent audacieuses : Ginette, les mains sur les hanches, trois fronces sur son nez retroussé, dit à un ami de son papa : « Toi, tais-toi, t'as pas d'moustache ! ». Simone, la petite princesse, dorlote ses poupées, câline comme une maman. Madette suce son pouce. Elles sont à croquer, ces gamines.

1er janvier. — Une lettre d'ami. Merci à l'auteur.

Mon cher,

L'homme n'est vrai qu'en dormant, me disait un de nos maîtres, grand amateur d'aphorismes : et j'y réfléchis. Mon voyage affolant, une langueur bête, puis ce brusque retour à

moi-même quand la pluie me fouettait le visage, oui, tout m'y fait songer. Je suis bombardé de cartes où les camarades me disent des tendresses ! Ironie du sort. Au moment, où désenchanté, on contemple l'éroulement de ses illusions, on se chloroformise, on peuple amoureusement son année de roses fantômes, on calcule par avance sa part de bonheur, on y met la bonne mesure. Puis, plus tard, comme Enée, chacun crie à ces ombres chancelantes :

« Da, jungere dextram »,

« Da, genitor, toque amplexu ne substrahe nostro ». On les étreint avec des enroulements de couleuvre, on les baigne de larmes, elles s'évanouissent dans nos bras, elles s'échappent. Oh ! c'est de tous les jours.

Pourquoi te ferais-je des souhaits, et qui seraient chaleureux, tu sais bien, quand cela ne changera pas un iota dans ta vie ? Je prie le bon Dieu qu'il renouvelle nos jours passés. Ton amitié, c'est le présent, et j'en vis.

Bien affectueusement,

X...

15 janvier. — C'est le printemps, n'est-ce pas ? L'air à la fenêtre ouverte est si tiède, la lumière si blonde, le vieux lierre du château, où piaillent les moineaux, si vert. Sur les toits fantasmagoriques, le soleil met une caresse jeune, douce comme une main. C'est le printemps, croyez-moi : un chat gris sur l'ardoise bleue, des mouchoirs rouges aux fenêtres ; derrière l'enchevêtrement des toitures, le coteau roux, les maisons blanches posées comme des colombes, le ciel si dur près de la neige. C'est le printemps, pensez-vous ? L'âme lasse et folle, les désirs d'infini, des frissons sur le cœur, des sanglots plein la gorge, qu'on étouffe et qui pleurent, l'attente... Non, ce n'est pas le printemps : deux heures seulement et le soleil mort dans les montagnes, l'ombre fraîche, toujours la solitude, toujours.

16 janvier. — Visite inattendue de M. Soriac. Il vient embrasser nos enthousiasmes pour les glorieux « Poilus » de France. Il emporte, dans la frileuse Norvège, notre chaude sympathie. Vive notre ami et notre grand frère André Soriac ! Vive la Suisse ! Vive la France !

1er février. J'ouvre la fenêtre, la fenêtre d'où je vois fauve la colline de Lavey. Un vol de pigeons blancs strie le ciel bleu. Il fait beau. L'air vibre et c'est un papillotage de couleurs qui se meuvent dans une gamme neutre : les ors fanés, les bruns

pâlis, les beiges carminés, teintes indécises de premier printemps qui fascinent les yeux et chantent au cœur, je ne sais quelles chansons douces. Il y a une heure que je regarde la fumée chassée sur les toits, et je n'entends rien, et pourtant, une vie grouillante travaille, là-bas où vont mes regards éblouis. Je ne vois qu'un aspect : le relief capricieux, les tons nuancés et fondus, ce qu'il y a d'intérieur et de subtil dans le paysage m'échappe, comme je saisis les physionomies de mes camarades sans pénétrer leur âme. Elles sont, ces âmes, des sphinx troublants, des sanctuaires fermés aux profanes, où je pose mes mains, comme sur une vitre. Je vois des visages souriants, des figures placides, mais saurai-je jamais ce qui se passe dans l'intime de ces êtres que je côtoie tous les jours, qui vivent ma vie ? Ils ont mes émotions, je le sais ; ils sentent comme moi, et quand le silence ouate l'air ambiant et qu'ils retombent sur eux-mêmes, seuls à seuls, ils essayent de se soustraire à des étreintes mystérieuses, de toute leur force éperdue ; ils sont altérés d'un idéal vague, ils meurent de vide. Oh ! les jeunes gens, ces tragédies du cœur, navrantes d'autant plus qu'elles n'ont pas de confidents et qu'elles passent inaperçues, déprimantes, parce qu'on s'imagine une exception dans la masse. Toi, mon ami, qui me causeras ce soir, tu retiendras tes larmes, peut-être, tout près de moi, tout près, sans rien dire, et je ne saurai jamais rien, parce qu'il y a une pudeur de la souffrance.

2 février. — La Congrégation organise une conférence. Votre serviteur y parle « de la chanson populaire jurassienne et fribourgeoise ». Les vapeurs enivrantes de la gloire n'obscurcissaient pas à ce point mes yeux, que je ne visse l'assistance applaudir chaudement le « petit chœur » mixte qui exécuta les vieux airs. — C'était le supplément de la cérémonie du matin — communion générale des Congréganistes — rehaussée par la belle allocution de Monseigneur sur la Sainte Vierge, dispensatrice de toute vie spirituelle.

Nos sociétés. — Le président du Tennis-Club se fait le Mentor d'un nouveau membre : nous nous honorons de l'élégante collaboration d'André Butty, dont les mérites ne sont plus à dire, puisqu'ils sont tombés dans le domaine public.

Edgar VOIROL. Rhét.